

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1925

THÈSE ^{N°} 303

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention MÉDECINE)

PAR

Mathéo CARASSO

Né à Salonique, le 30 Janvier 1903

Augustin BELLOSTE
(1654 - 1730)

Président : M. Pierre MENETRIER, Professeur

OLLIER-HENRY, ÉDITEUR-LIBRAIRE

26, Rue Monsieur-e-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr.)

1925 .

30

THÈSE

pour le Doctorat en Médecine

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1925

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

(Mention MÉDECINE)

PAR

Mathéo CARASSO

Né à Salonique, le 30 Janvier 1903

Augustin BELLOSTE

(1654 - 1730)

Président : M. Pierre MENÉTRIER, Professeur

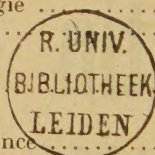
OLLIER-HENRY, ÉDITEUR-LIBRAIRE

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr.)

1925

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. ROGER
Professeurs	MM.
Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	CH. RICHEL.
Physique médicale	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ.
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECÈNE.
Anatomie pathologique	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale	RICHAUD.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	LÉON BERNARD.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MÉNÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	GILBERT.
Hygiène et clinique de la première enfance	CHAUFFARD.
Clinique des maladies des enfants	ACHARD.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	WIDAL.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	MARFAN.
Clinique des maladies du système nerveux	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies infectieuses	H. CLAUDE.
Clinique chirurgicale	JEANSELME.
Clinique ophtalmologique	GUILLAIN.
Clinique urologique	TEISSIER.
Clinique d'accouchements	DELBET.
Clinique gynécologique	HARTMANN.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	LEJARS.
Clinique thérapeutique médicale	GOSSET.
Clinique oto-rhino-laryngologique	DE LAPERSONNE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEGUEU.
Clinique propédeutique	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
	J.-L. FAURE.
	Auguste BROCA.
	Vaquez.
	SEBILEAU.
	DUVAL.
	SERGEANT.



II. — Agrégés en exercice.

MM.		MM.	
ABRAMI	Pathologie médicale.	LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
AIGLAVE	Pathologie chirurgicale.	LARDENNOIS .	Pathologie chirurgicale.
AUBERTIN ..	Pathologie médicale.	LE LORIER .	Obstétrique.
BASSET	Pathologie chirurgicale.	LEMAITRE ...	Oto-rhino-laryngologie.
BAUDOUIN ...	Pathologie médicale.	LEMIERRE ..	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.	LÉVY-SOLAL .	Obstétrique.
BLANCHETIÈRE	Chimie biologique.	LHERMITTE .	Pathologie mentale.
BRANCA	Histologie.	LIAN	Pathologie médicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.	MATHIEU ...	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET ...	Pharmacologie et matière médicale.	METZGER ...	Obstétrique.
CADENAT	Pathologie chirurgicale.	MOCQUOT ...	Pathologie chirurgicale.
CHAMPY	Histologie.	MONDOR	Pathologie chirurgicale.
CHIRAY	Pathologie médicale.	MOURE	Pathologie chirurgicale.
CLERC	Pathologie médicale.	MULON	Histologie.
DEBRÉ	Hygiène.	PHILIBERT ..	Bactériologie.
I. DE JONG ...	Anatomie pathologique.	RIBIERRE ...	Pathologie médicale.
DUVOIR ...	Médecine légale.	RICHET Fils.	Physiologie.
EGAILLE	Obstétrique.	ROUVIÈRE ..	Anatomie.
FIESSINGER ..	Pathologie médicale.	STROHL	Physique médicale.
FOIX	Pathologie médicale.	TANON	Pathologie médicale.
GARNIER ...	Pathologie expérimentale.	TIFFENEAU ..	Pharmacologie et matière médicale.
HARVIER ...	Pathologie médicale.	VAUDESCAL ..	Obstétrique.
HEITZ-BOYER.	Urologie.	VERNE	Histologie.
HOVELACQUE .	Anatomie.	VILLARET ...	Pathologie médicale.
JOYEUX	Parasitologie.	WELTER	Ophthalmologie

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens.

MM.		MM.	
CAMUS	Physiologie.	REITTERER ..	Histologie.
GOUGEROT ..	Pathologie médicale.	ROUSSY	Anatomie pathologique.
GUÉNIOT	Obstétrique.		

IV. — Agrégés chargés du cours de Clinique à titre permanent.

MM.		MM.	
AUVRAY	Clinique chirurgicale.	OMBRÉDANNE.	Clinique chirurgicale in- fantile.
CHEVASSU ..	Clinique chirurgicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
Laiguel-Lavastine.	Clinique médicale.	RATHERY ...	Clinique médicale.
LEREBoullet	Clinique médicale infan- tile.	SCHWARTZ ..	Clinique chirurgicale.
LÉRI	Clinique médicale.	TERRIEN	Cliniq. ophthalmologique.
LOEPER	Clinique médicale.		

V. — Chargés de cours.

MM. MAUCLAIRE, agrégé. ...	{ Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les muti- lés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
N... ..	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON VÉNÉRÉ PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR, P. MENÉTRIER
*Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
Membre de l'Académie de Médecine.
Médecin de l'Hôtel-Dieu*

Augustin BELLOSTE

(1654 - 1730)

Le nom de ce chirurgien de bon sens que fut Belloste a justement mérité de passer à la postérité pour s'être élevé avec la dernière énergie contre certaines pratiques le plus souvent inutiles et dangereuses qui, à la faveur du temps — Le temps est parfois un juge trop lent qui tarde trop à prononcer ses arrêts — avaient fini par acquérir droit de cité dans l'art chirurgical. En disant certaines pratiques, nous visons surtout celle universellement admise à l'époque de Belloste, qui consistait à bourrer toutes les plaies de charpie.

Augustin Belloste naquit à Paris en 1654, ce fut surtout un chirurgien militaire, il exerça d'abord son art en France et servit dans les hôpitaux militaires français.

Il prit part aux campagnes entreprises pour châtier l'hérésie des Vaudois.

Chirurgien en chef des hôpitaux de Briançon et d'Oulx, il reçut à cette occasion, de nombreux blessés après les victoires que Catinat remporta à Staffardes (1690) et à La Marsaille (1693) sur le Duc de Savoie.

Belloste voyagea beaucoup, il visita l'Allemagne et l'Italie ; Portal dans son *Histoire de la Chirurgie*, dit qu'il « se distingua par de profondes connaissances qu'il avait de son art et de la littérature et qu'il profita de ses voyages pour converser avec la plupart des savants de l'Europe ». (Tome IV, page 258).

Quoiqu'il en soit, les connaissances littéraires et scientifiques de Belloste ne s'étendaient certainement pas aux auteurs qui avaient écrit en latin, car comme il le dit lui-même, en fait de langues il n'en connaissait qu'une seule : celle de sa nourrice.

Belloste jouissant pendant sa vie d'une grande réputation cela lui valut en 1697 d'être attiré à Turin par Victor-Amédée, roi de Sardaigne, qui le nomma chirurgien de sa mère.

Il mourut à Turin le 15 juillet 1730. Belloste n'a pas beaucoup écrit ; on ne connaît de lui que son fameux « *Chirurgien d'Hôpital* ». (1)

Cet ouvrage eut un énorme succès ; la première édition parut en 1696, il y eut 6 éditions successives ; l'œuvre fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe : en Hollandais (1701), en Allemand (1705), en Italien (1708), en Espagnol, en Portugais, et enfin en Anglais.

La traduction italienne fut faite par Denis Sancassani (1659-1738), médecin de valeur, célèbre à son époque. Sancassani tenait Belloste en grande estime. Il traduisit

(1) Le *Chirurgien d'hôpital* enseignant la manière douce et facile de guérir promptement toutes sortes de playes, et le moyen assuré d'éviter l'exfoliation des os. Avec une plaque nouvellement inventée pour le pansement des trépons.

l'ouvrage à l'insu de l'auteur ; la traduction était déjà faite quand Belloste fut agréablement surpris d'apprendre que son « *Chirurgien d'Hôpital* » était traduit par un homme tel que Sancassani (1).

Les traductions, Portugaises et Espagnoles furent faites à l'instigation d'Eliot, premier chirurgien du roi de Portugal. Belloste dans le second volume du « *Chirgien d'hôpital* » raconte les circonstances dans lesquelles il fit la connaissance d'Eliot : nous rapportons ce texte afin de montrer combien grande était la considération dont Belloste jouissait.

« M. Eliot, homme propre et de bonne mine vint à la Cour de Madame Royale, accosta le très aimable M. Cicognini, se fit connaître et s'informa d elui sur quel pied était la chirurgie à Turin.

Après qu'il eut satisfait sa curiosité il lui demanda à son tour quelle était la chirurgie à Lisbonne, à quoi, M. Eliot répondit : « Nous suivons la méthode de M. Belloste ; nous l'avons ici, répondit M. Cicognini — C'est du vieux Belloste que je parle, lui répondit l'autre, qui nous a donné sa méthode il y a 30 ans — c'est lui-même, répondit notre charmant médecin.

M. Eliot qui me croyait mort, parut surpris : c'est mon maître lui dit-il, et je ne veux pas partir sans le voir ; il ne m'est connu que par son livre, que j'ai fait traduire en Portugais ; j'ai si bien fait que sa méthode est suivie en Portugal, et elle est la cause de ma fortune ; je me

(1) La traduction parut sous le titre suivant : *Il chirone in campo, o siasi vero et sicuro modo di medicar les ferite p'ell armate.* Ferrare 1708, Venise 1709.

suis acquis un grand crédit en la pratiquant, et elle m'a toujours réussi : ce livre a été aussi traduit en Espagnol, les gens de bon sens de ce pays l'estiment et le suivent. Tel fut leur entretien, et le jour d'ensuite j'eus la satisfaction de voir M. Eliot tout plein de bonté et d'honnêteté qui en présence de plusieurs personnes distinguées de la suite de S. E. eut la modestie de se récrier en me voyant : Messieurs, ce Monsieur ici est mon maître ; c'est à lui à qui je dois le rang que j'ai l'honneur d'occuper auprès de notre Roy.

Nous dinâmes ensemble, ensuite de quoi nous eûmes un entretien sur ce qui concerne la chirurgie : il ne put s'empêcher de blâmer hautement un reste de chirurgiens, qui croupissent dans la cruelle et impitoyable manière de panser les blessés, qui cause la perte d'une multitude de braves gens.

Qu'il s'était servi de l'autorité du Roy de Portugal pour bannir de la chirurgie de son pays la cruauté, l'obstination et l'avarice des chirurgiens ».

Le chirurgien du Roy de Portugal continue en disant qu'il serait souhaitable que dans tous les pays le souverains en fissent autant ; que « dans les réceptions des chirurgiens pour la maîtrise, l'on devrait faire une loi qui les obligea, à l'avenir de renoncer aux anciennes erreurs, et d'embrasser cette nouvelle méthode sur le fait des blessures, sur laquelle les grands et les petits sont également intéressés ». (Tome II, page 242).

Dans son ouvrage, Bellosté s'est surtout occupé du pansement des plaies, avant d'exposer sa méthode nous dirons quelques mots de l'évolution générale des idées sur ce sujet : nous parlerons aussi de ceux qui avant Bellosté

préconisèrent une conduite voisine de celle exposée dans le « *Chirurgien d'Hôpital* ».

Au XVII^e siècle, l'art de panser les plaies était des plus compliqués, cette complications du reste ne datait pas d'alors, depuis longtemps déjà la chirurgie était encombrée de pratiques inutiles et le plus souvent préjudiciables aux malheureux blessés.

Les contemporains d'Hippocrate suivaient dans le pansement des plaies, une méthode relativement simple, surtout si on la compare aux méthodes ultérieures. Certains blessés de l'époque du Grand Roi auraient peut-être gagné à recevoir leur blessures au temps d'Hippocrate.

Le savant médecin de Cos, dans le livre de « *l'Officine du médecin* » enseigne l'usage dans le pansement des plaies de médicaments relativement simples tels que : eau tiède, ou froide, coupée ou non de vinaigre, vin ordinaire, huile, miel.

Les médicaments secrets et compliqués sont éloignés, les écrits hippocratiques ne font nulle part mention d'emplâtres destinés au traitement des plaies.

On a encore foi dans les forces curatrices de la nature ; qu'on prétend seulement aider.

Hippocrate est partisan du renouvellement fréquent des pansements, c'est-là, la conséquence de l'opinion, qu'il avait sur l'humide et le sec ; le pus est une pourriture, ce qui est humide est nuisible ce qui est sec est bon, il faut donc sécher les plaies y placer des éponges et les renouveler dès qu'elles sont humectées.

Nous retrouvons là, l'origine des tentes, bourdonnets, et autres tampons dont on abusera avec tant de fureur dans la suite.

Il est dit dans les écrits hippocratiques que toute plaie contuse doit être conduite à la suppuration pour être vite guérie, cet aphorisme sera utilisé par les partisans des suppuratifs et pourrissants.

Hippocrate veut qu'on panse les plaies légèrement, rapidement et qu'on agisse de façon à causer au patient le minimum possible de douleur. Pour panser les plaies il n'est point besoin de les torturer.

Dans les siècles qui vont suivre on tendra, progressivement à compliquer les choses, les chirurgiens oublieront que le rôle principal dans la cicatrisation des plaies incombe à la nature, certains d'entre eux croiront devoir établir, si bizarre que cela paraisse, une certaine analogie entre les plaies et l'estomac : ce viscère transformant en « chair » ce qu'il ingère, ils penseront que les plaies pourraient bien en faire autant de tous les onguents, baumes et autres drogues, qu'on mettrait en leur contact ; Paracelse qui, lui-même, contribua à enrichir la pharmacopée d'une foule de médicaments d'efficacité douteuse, s'éleva contre cette conception. « Arrière, dit-il à ceux qui se croyant plus sages que la nature, s'efforcent de troubler sa marche sous prétexte de lui porter secours. il n'y a point de médicaments incarnatifs, la nature seule pourvoit à l'incarnation des plaies, cette théorie des anciens chirurgiens vient d'une étrange comparaison entre l'action d'une plaie et celle de l'estomac ; et comme les aliments portés dans l'estomac se transforment en chair vivante, ils ont pensé aussi que les plaies avaient un estomac capable de digérer les médicaments et de les transformer en chair ». (Traduction de Malgaigne).

C'est surtout du XIII^e au XVI^e siècle que la méthode

suivie dans le pansement des plaies devient de plus en plus bizarre, que les drogues se multiplient et se compliquent à loisir. Drogues engendrées au milieu des discussions subtiles des dogmatiques.

On ne s'attachera pas à rechercher la réunion immédiate, et alors s'établira progressivement le règne tout puissant des bourdonnets, tentes, mèches et autres tampons, qu'on emploiera pour dilater et exciter les plaies ; on renouvellera les pansements 2 et 3 fois par jour, parfois plus souvent encore, on fouillera les plaies avec les doigts, avec des sondes, tout cela s'accompagnant pour le blessé d'atroces souffrances qui feront dire à Belloste :

« On n'entend que des cris et des hurlements à l'heure des pansements, qu'on est obligé de faire. Mais à cette occasion on ne peut trop recommander aux chirurgiens d'en user le plus doucement qu'ils pourront envers les malades, car il faut avouer qu'il y en a quelques-uns parmi eux qui croiraient ne s'être pas acquittés de leur devoir, s'ils n'avaient fait crier pendant un grand espace de temps ceux qui sont entre leurs mains ; ce qui fait croire à beaucoup de gens que la chirurgie est inséparable de la cruauté » (1)

Il surgira bien de temps à autre un esprit observateur qui s'élèvera contre la nécessité de seconder si activement la nature. Sa voix ne sera pas écoutée.

Si les chirurgiens d'aujourd'hui avaient à choisir entre les deux alternatives suivantes :

1°. — Panser les plaies avec un matériel septique ou

(1) *Chirurgien d'hôpital*, Tome I, page 43.

mieux hyperseptique : avec de la gaze, de l'ouate, des drains ayant traîné un peu partout, maniés par des mains souillées de toute la flore microbienne que peut contenir un hôpital.

2°. — Toucher aux plaies le moins possible.

Il est infiniment probable que la seconde méthode serait jugée préférable.

Quelques chirurgiens des siècles passés ont vaguement entrevu les avantages d'une méthode voisine de l'expectative. Ils préconisèrent il est vrai, cette expectative d'une façon des plus relatives. Leur mérite n'en est pas moins grand pour cela. Au premier rang de ces hommes se place Belloste ; mais il faut dire que d'autres avant lui préconisèrent dans le pansement des plaies une conduite voisine de celle exposée dans le « *Chirurgien d'Hôpital* » :

Ce furent : Jean Langius — Septalius, et surtout César Magatus.

JEAN LANGIUS naquit à Lœuvenberg, en Silésie, en 1485, étudia d'abord à Leipzig où il prit ses degrés de maître ès arts en 1514. Revêtu de ce grade, il enseigna à Leipzig la Cosmographie.

Il voyagea en Italie, se fixa à Pise et y étudia la médecine ; de retour en Allemagne, il enseigna cette science à Heidelberg.

Il fut médecin des 4 électeurs palatins : Louis, Frédéric II, Othon Henri, Frédéric III.

Jean Langius mourut à Heidelberg le 21 juin 1565.

Langius critique amèrement la méthode suivie par ses contemporains dans le pansement des plaies, il ne veut

pas qu'on y introduise du crin de cheval ou d'autres animaux, et qu'on les y soutiennent par le moyen de compresses ou plumeaux ; ce sont, dit-il, des corps étrangers qui s'opposent à l'issue de la sanie de la plaie et qui la font refluer, dans les interstices des muscles, l'obligent à se frayer de nouvelles routes sous la peau ou la font rentrer dans la masse des humeurs.

Portal (1) dit : « Ce conseil est salutaire ; si les chirurgiens qui sont venus après Langius y avaient fait attention, on aurait épargné à Belloste les frais de sa dissertation sur l'abcès des tentes et pelotes. »

Les premiers chirurgiens qui eurent à s'occuper des blessures produites par les armes à feu, furent frappés de la gravité qu'elles comportaient, ils supposèrent qu'à l'action traumatique il fallait adjoindre une action toxique ; ainsi naquit la fausse conception de la « vénénosité » des plaies produites par les armes à feu. On préconisa plusieurs méthodes pour conjurer ce péril imaginaire ; les uns, s'adressèrent au fer rouge, d'autres répandirent de l'huile bouillante sur les blessures, d'autres enfin trouvèrent plus simple de recouvrir les plaies de poudre à canon et de l'enflammer à leur surface.

Jean Langius s'éleva contre ces procédés, mais sans être écouté ; il ne faudra rien moins que l'autorité d'Ambroise Paré pour faire cesser une méthode aussi inutilement cruelle.

Langius est grand partisan des emplâtres, agglutinatifs, cicatrisants et autres : « Quelle bizarre façon de penser,

(1) Portal, *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie* (1770).
(Tome II, page 276).

dit Portal, quelle inconstance, Langius dans un autre chapitre défend toute introduction des corps étrangers dans les plaies et ici il en ordonne l'usage ! »

L'Histoire est prolix de renseignements biographiques sur Septalius :

SEPTALIUS, connu encore sous le nom de Septalla, naquit à Milan le 27 février 1550.

Il fut, semble-t-il, d'une précocité extraordinaire : à 16 ans, il soutint avec distinction des thèses publiques de philosophie devant Saint Charles Borromée, archevêque de Milan. Septalius étudia la médecine à Pavie, et il se distingua si vite qu'à 23 ans il fut nommé professeur ; sa renommée alla croissant, et dans la suite il occupa les plus hautes situations, entre autres, celle inattendue pour un médecin : d'historiographe de Philippe III, roi d'Espagne.

En 1629, la peste ravagea Milan ; Septalius en fut atteint, mais en guérit ; ce n'était pas la seule épreuve qui lui était réservée ; peu de temps après, « il tomba dans une apoplexie qui lui fit perdre l'usage de la voix et de la moitié de ses membres » ; il en guérit encore, mais la mort le guettait, bientôt « à une santé languissante, il survint une fièvre ardente avec un flux du ventre » (Portal) qui enleva Septalius le 12 septembre 1633.

Septalius a émis une foule de conceptions des plus bizarres : il prétendait que les taches et tumeurs congénitales, étaient dues à « l'imagination frappée » de la mère, il prétendait encore qu'il était possible de déterminer, par la position particulière d'une tache sur le visage, la situation d'autres taches sur les autres parties du corps,

en supposant bien entendu qu'il en existât. La tache, dit-il, qui a son siège au front en suppose une autre à la partie antérieure de la poitrine, « comment, dit Portal une telle conséquence peut-elle être déduite par un grand homme. »

Septalius croyait aussi pouvoir prédire l'avenir par la seule inspection des traits du visage.

A côté de ces extravagances, on trouve dans l'œuvre de Septalius de sages conseils en ce qui concerne la conduite à tenir dans le pansement des plaies : Septalius blâme l'usage des tentes et bourdonnets, et veut qu'on s'applique à rechercher la réunion.

CÉSAR MAGATUS, naquit en 1579, à Scandiano, de parents aisés qui lui fournirent une solide instruction.

Comme Septalius, il semble que lui aussi ait été extraordinairement précoce ; dès son jeune âge, il se distingua de ses condisciples, par son zèle pour le travail, la pénétration de son jugement et la justesse de ses conceptions. On l'envoya étudier la médecine à Bologne, il fut reçu docteur à 17 ans. De retour à Scandiano il s'y acquit l'estime de ses concitoyens. Le marquis de Bentivoglio l'attira à Ferrare où il vit sa réputation augmenter.

L'histoire nous apprend que César Magatus, était dans le traitement des plaies beaucoup plus heureux que ses confrères qui suivaient une méthode opposée à la sienne, les praticiens de Ferrare en furent jaloux, ils voulurent interdire à Magatus, d'y exercer son art sous prétexte qu'il n'était pas docteur de l'Université de leur ville ; la protection du marquis de Bentivoglio changea complète-

ment les choses ; Magatus finit même par obtenir une chaire à Ferrare.

Quelques années plus tard étant tombé malade, il entra dans les ordres (1). Magatus mourut en 1647 à la suite de l'opération de la taille, lui qui durant son existence avait taillé avec succès un nombre prodigieux de calculateurs.

L'œuvre de Magatus se rapproche par plus d'un point de celle de Belloste :

César Magatus pense que l'air est extrêmement nuisible aux plaies, qu'il contient des germes qui infectent les parties avec lesquelles ils entrent en contact ; il est partisan des panséments rares ; les plaies ayant besoin de repos pour se cicatriser, il blâme ceux qui bourrent les plaies de charpie : il veut qu'à aucun prix on ne se serve de tentes, ni de bourdonnets. Selon Magatus, la cicatrisation est l'œuvre de la nature et non celle de l'art ; il pense aussi que la nature, par la suppuration, se charge tôt ou tard, de débarrasser l'organisme des corps étrangers, qui n'auraient pu être extraits facilement. Il est grand partisan des sutures tout en étant d'avis qu'il ne faut pas suturer une plaie suivant toute sa longueur ; Magatus veut qu'on laisse un vide par lequel le pus en excès puisse s'écouler, il dit bien le pus en excès, car il pense qu'une certaine quantité de pus est favorable à la cicatrisation.

Les plaies pénétrantes de la poitrine doivent être entretenues ouvertes, ou même élargies, afin de donner une

(1) Sous le nom de P. Liberat de Scandiano.

large issue aux liquides épanchés. Magatus fait, dans les plaies du bas-ventre, un usage outré des sutures.

Il s'attqua à l'absurde théorie qui voulait que les plaies par armes à feu fussent vénéneuses. La méthode de Magatus est exposée dans son traité intitulé : *De rara medicatione vulnerum*.

Les sages conseils de Jean Langius, de Septalius, et de Magatus, ne furent pas suivis, leur voix avaient prêché dans le désert. Au moment où Belloste commença à exercer son art, le principe de bourrer les plaies de toutes sortes de tampons était universellement admis ; dans les premiers temps de sa carrière, Belloste fera comme les autres, mais à partir de 1686, il changera complètement d'avis à la suite de l'observation suivante qu'il rapporte dans son « *Chirurgien d'Hôpital* (1) » :

« Lorsque les Vaudois furent chassés des vallées de Lucerne en l'année 1686, un nommé Le Grand, François de nation, sergent dans le régiment des Gardes, et depuis officier dans un régiment des fusiliers de S.A.R., ayant été blessé d'un coup d'arme-à-feu à la partie presque supérieure et externe de la cuisse droite, fut apporté dans l'hôpital de Lucerne.

Il avait passé un jour et une nuit entière sans aucun secours, ce qui lui causa une fluxion et une inflammation considérable dans tout le membre ; je lui fis des incisions fort amples, et n'épargnai aucun soin pour trouver la balle, mais je la cherchai inutilement.

Il fut d'abord saigné et clystérifié, et on lui prescrivit un régime fort exact ; les saignées et les autres remèdes

(1) Page 206, tome I.

révulsifs furent réitérés, la fluxion et l'inflammation diminuèrent et je crus les choses en assez bon train ; j'entretenais dans la plaie une petite tente de la longueur de deux travers de doigts, fort molette et d'une douce charpie.

Ayant vaincu les premiers accidents, il en fallut combattre d'autres plus embarrassants et plus tristes ; car il se fit une suppuration si abondante, et une si prodigieuse fonte d'humeurs, que je crus qu'il arriverait à mon blessé une entière dissolution de tout le corps. A chaque pansement qui se faisait deux fois le jour, il sortait par l'ouverture plus d'une chopine de matière, sans ce qui s'écoulait d'un pansement à l'autre, qui pouvait être de même quantité ; c'est pourquoi je voyais que mon blessé perdait ses forces et s'exténuaient insensiblement.

Je ne pus accuser que la balle comme cause de tous ces accidents, parce qu'elle était restée dans la partie, et que presque toutes celles qui furent tirées des blessures pendant cette campagne-là, étaient pleines de sublimé ou de verre, et quelques-unes de cuivre et d'étain.

Je consultai M. Conte, chirurgien ordinaire de S.A.R. lequel pour lors était à Lucerne ; après s'être informé de l'ordre de la curation et des symptômes, il crut qu'une purgation pourrait tarir ces humidités, et elle fut ordonnée.

J'avais une si grande envie de guérir ce malade, que je m'en étais fait un point d'honneur : il semblait que le ciel me l'avait réservé pour me désiller les yeux, et pour soulager par l'expérience que je fis sur lui un grand nombre d'autres blessés.

La médecine causa un tel désordre à la partie offensée,

que je pensai qu'elle allait tomber en mortification ; la fièvre augmenta au blessé, et je vis pour lors toutes ses espérances perdues, malgré la parfaite confiance qu'il avait eu de guérir entre mes mains.

Moi-même, voyant la cuisse toute livide, tous les interstices des muscles et généralement tout le membre rempli et abreuvé de purulences, j'étais sur le point d'en désespérer, contre mon naturel, qui est de ne jamais abandonner un blessé tant qu'il respire. Les matières augmentaient tous les jours : c'était une source intarissable, je songeais mille fois sur ce que je pourrais faire de plus et si je n'avais rien d'avantage à mettre en usage ; j'avais employé tout ce que l'art ordonne pour absorber le pus dont ce membre était rempli, ayant avec les bandages usé de compresses expulsives pour empêcher les dépôts, et le séjour des matières, sans oublier l'usage des décoctions sudorifiques, et tout cela en vain. Je projettais une contre-ouverture sous la cuisse pour donner une issue plus libre aux matières, et empêcher leur séjour ; mais après avoir bien examiné le cas, je la crus tout-à-fait inutile.

M. Conte, et généralement tous ceux qui le virent, désespérèrent de sa guérison, et me dirent qu'inutilement je me fatiguais l'esprit pour le guérir comme si ma réputation avait été enfermée dans la cuisse de ce blessé.

Toutes sortes de voyes ayant été tentées sans aucun fruit, je m'obstinaï à en chercher une de mon chef, aussi bien mon blessé était désespéré.

J'avais comme j'ai déjà dit, entretenu dans la plaie une petite tente de la longueur de deux travers de doigts et fort molette, je résolus de l'enlever tout-à-fait et de pan-

ser mon homme avec un simple plumaceau, un emplâtre et un bandage contentif.

Cela donna l'alarme au pauvre moribond, et j'eus assez de peine d'obtenir de lui, le pouvoir qui devait m'appartenir, et qu'il m'avait ci-devant si librement accordé.

Ce ne fut pas sans surprise que je trouvais le soir mon blessé en bien meilleur état, les matières ne sortaient pas si copieusement, il dormit beaucoup mieux la nuit, qu'il n'avait fait depuis sa blessure, et je m'aperçus le lendemain matin qu'il y avait encore de l'amendement ; le soir les matières commencèrent à prendre une bonne consistance et ne sortirent qu'en médiocre quantité ; je ne le pansois qu'une fois le jour.

La fièvre, qui ne l'avait pas abandonné depuis le jour de sa blessure, le quitta tout-à-fait le deuxième jour après que cette tente fut supprimée, et depuis le 4 il ne fut pansé que deux jours l'un, il commença à prendre des aliments et des forces, le huitième jour il ne sortit rien de la playe ; et la vérité que je déclare comme, devant Dieu, est que le 12^e jour après que j'eus ôté la tente, il fut entièrement guéri. »

Dès lors, dit Belloste, dans le commentaire qu'il ajoute à cette observation, « je formai le dessein de quitter l'usage des tentes et d'en donner un jour mon avis pour l'utilité publique » et de fait en 1696 c'est surtout « pour soutenir les droits de la nature opprimée par les tentes » qu'il écrira son « *Chirurgien d'Hôpital* ».

Belloste considère l'observation qu'on vient de lire comme étant celle à laquelle il doit le « plus d'obligation », celle qui lui fit embrasser la méthode qu'il expose dans son livre, mais déjà en 1678, étant de passa-

ge à Turin pour se rendre à Rome et à Venise, il eut à soigner un jeune homme, atteint d'une suppuration de la région acromiale trainant depuis 4 mois, cette suppuration ne guérit que le jour où il se décida « par hasard et si à propos » ce sont là propres termes à ne plus y entretenir des tentes. Cette cure, sans lui faire abandonner complètement la méthode de bourrer les plaies, commença à lui « désiller » les yeux.

Le « *Chirurgien d'Hôpital* » (1) parut en deux volumes d'inégale importance ; le premier, le plus important de beaucoup, n'est d'un bout à l'autre qu'un long réquisitoire contre la façon de panser les plaies, et surtout contre la déplorable habitude, de les bourrer de toutes sortes de tampons.

Caton l'Ancien terminait tous ses discours par son fameux « *Delenda Cartago* », Belloste, lui, terminera presque tous les chapitres de son ouvrage en insistant sur la nécessité qu'il y a de proscrire les tentes dans les pansement des plaies. Il se doute bien des difficultés qu'il aura à vaincre pour faire adopter sa méthode, il sait que la routine se dressera contre lui, que « c'est quelque chose de bien hardi, que de vouloir supprimer les tentes qui sont en usage depuis plusieurs siècles ».

« J'ai, autrefois, dit-il, vu presque toute la France, j'ai parcouru une partie de l'Allemagne et toute l'Italie et je n'ai guère trouvé des lieux où les tentes ne fussent en usage ; bien des gens les blâment et peu se mettent en devoir de les éviter ». (Préface du Tome I du *Chirurgien d'Hôpital*).

(1) Ecrit à l'hôpital de Briançon.

Pour engager ses contemporains à adopter sa méthode, Belloste tient à fournir des preuves expérimentales, il estime que ces sortes de preuves sont de nature à entraîner plus facilement la conviction, d'où le grand nombre d'observations scrupuleusement rapportées dans son ouvrage. « Rien, dit-il, ne prouve tant la possibilité des choses que leur événement et rien ne confirme tant les conséquences avantageuses qu'on peut tirer pour une méthode ; que la multiplicité des exemples où l'on voit qu'elle a réussi » (*Chirurgien d'Hôpital*, tome I, page 102).

Belloste croyait être le premier à préconiser sa méthode ; il n'avait pu lire les œuvres de Magatus ni de Septalius, disait-il, puisque ces auteurs avaient écrit en latin et que lui ne connaissait que la « langue de sa nourrice ». A cette occasion il trouve moyen, dans la préface de son ouvrage, de prononcer un petit réquisitoire contre le latin « Si je me distingue, dit-il par quelques connaissances peu communes, j'en ai la principale obligation, à mes applications particulières, dans l'exercice de mon métier, aux expériences que j'ai faites dans mes voyages, et surtout dans les Hôpitaux d'Armée, par lesquelles j'ai acquis plus de lumière que le Grec et le Latin ne m'en auraient pu donner. Une langue n'est pas une science : l'entendement, l'imagination, la mémoire n'ont point de langue ni de nation affectées, ces facultés portent fruit indifféremment en toutes sortes de climats, quand elles sont cultivées ; et un certain bon sens qui s'arrête aux choses palpables fait souvent mieux discerner le vrai du faux que toutes les spéculations de l'Ecole. (1)

(1) Tome I. Avis sur la 3^e édition.

Ces derniers mots méritent d'être retenus, car, ils sont dits à une époque où la théorie pure règne en maîtresse, théorie qu'on ne se soucie nullement d'appuyer sur l'observation ; à une époque où, pour expliquer les choses, on s'applique à échafauder un mécanisme possible et à y croire, parfois « dur comme pierre », par un phénomène d'auto-suggestion.

Ce temps est aussi celui où tout homme de science qui se respecte est en quelque sorte tenu de se lancer dans le domaine spéculatif, est-ce peut-être pour cela, que contrairement à ce que pourraient faire croire ces quelques mots de la préface, on trouve, même dans l'ouvrage de Belloste de la théorie pure. Cela est surtout vrai pour le second tome, au moment où Belloste s'occupe de mercure.

Le premier volume du « *Chirurgien d'Hôpital* » est divisé en 3 parties :

Dans la première, l'auteur « traite des tentes et de l'abus qu'on en commet ordinairement dans leur usage » ; il y ajoute aussi une dissertation sur les os découverts et la description d'un nouvel instrument destiné à être employé après les trépanations du crâne.

La seconde partie est constituée par un recueil d'environ 36 observations scrupuleusement et simplement rédigées, il y en a de si curieuses qu'on viendrait à douter de leur authenticité, si elles n'étaient rapportées, comme dit Portal, par un homme aussi « véridique » que Belloste, toutes ces observations ont en général trait à des plaies, siégeant en différentes régions, traitées, et heureusement guéries par la méthode préconisée par l'auteur.

Dans la troisième partie, l'auteur donne une idée générale de sa pratique ; il y fait aussi une large place à l'étude des médicaments susceptibles d'être employés en chirurgie.

Une dissertation sur la rage termine ce volume.

Belloste commence son ouvrage en essayant de détruire par ses objections les « quatre intentions qu'on se propose dans l'usage des tentes » ; les partisans de ces dernières, leur prêtaient les avantages suivants :

- 1° — Elles tiennent disaient-ils, les plaies dilatées ;
- 2° — Elles rendent possible l'introduction des médicaments au fond des plaies ;
- 3° — Elles facilitent la sortie des corps étrangers ;
- 4° — « Elles s'imbibent des impuretés et retiennent les excréments dont les plaies se remplissent ».

Les plaies, dit Belloste, n'ont nullement besoin d'être tenues dilatées « puisqu'il est certain que la nature tend toujours à la réunion » tout au plus est-il permis de se servir des tentes, au cours des premiers pansements, quand on se propose d'arrêter une hémorragie ou « d'empêcher la réunion des incisions fraîches que l'on fait quelquefois, et qui sont très nécessaires au premier appareil des playes d'armes à feu, surtout lorsque l'on doute qu'il soit resté dans la playe quelque corps étranger, ou que quelque esquille qui ne peut être réunie et doit s'en séparer. Mais passé les deux ou trois premiers jours, l'usage des tentes est non seulement inutile, mais même pernicieux, particulièrement aux playes d'armes à feu qui se dilatent toujours assez d'elles-mêmes par la chute de la chair meurtrie, communément appelée escarre ;

et l'on ne doit pas appréhender leur réunion qu'elle ne soit entièrement séparée » (Tome I, page 4).

Quand aux plaies par instruments tranchants, la chose ne prête matière à aucune discussion, puisque dit Belloste, ces plaies n'ont besoin que d'une seule chose : la réunion.

Possibilité de pouvoir introduire les médicaments jusqu'au fond des plaies ; tel serait le second avantage des tentes, Belloste pense qu'il est toujours possible, même sans le secours de ces dernières, de faire parvenir les médicaments jusqu'au fond d'une plaie, il suffit de leur donner une consistance molle ou fluide ; d'ailleurs ajoute-t-il avec un admirable bon sens : « Quand il arrive une solution de continuité à un corps sain et bien tempéré, la nature n'a besoin pour lors que du baume ordinaire des parties blessées ; c'est-à-dire du suc nourricier, pour en procurer la réunion, si ce ne sont que des playes simples aux parties charnues ; auquel cas les tentes et tous les onguens, ne servent qu'à irriter les parties, et à procurer la fluxion, pourrir les chairs, altérer le suc nourricier et donner lieu par conséquent à de longues et très grandes suppurations, qui retardent la guérison plutôt que de l'avancer ».

Maintes fois, dans son ouvrage, Belloste rappellera le rôle primordial joué par la nature dans toute guérison, nature curatrice, dont « la sagesse et la capacité, sont plus grandes que celle de toute l'Ecole », nature qui « connoit ce qu'elle fait », qui « n'ignore pas les chemins qu'il faut qu'elle tienne pour chasser hors du corps ce qui l'opprime ou ce qui lui est étranger ou nuisible ».

Le chirurgien doit seulement employer tous ses soins, pour la suivre et la connaître ; il faut qu'il étudie ses

desseins, pour ne pas la détourner dans ses entreprises, puisqu'elle ne fait rien en vain » (1).

Les tentes favorisent-elles la sortie des corps étrangers ? Belloste ne le pense pas, « au contraire, dit-il, je crois qu'elles contribuent beaucoup à les retenir dans les plaies ».

Belloste conseille de déterger la plaie au premier pansement, il veut aussi qu'on essaye d'extraire les corps étrangers ; mais quand une balle n'a pu être extraite facilement, il pense, qu'il vaut mieux ne pas aller la chercher trop profondément, les avantages qu'on tirerait d'une pareille extraction pèseraient moins dans la balance que les inconvénients résultant du grand délabrement des tissus nécessairement indispensable, à l'extraction d'une balle profondément incluse. Du reste, dit-il, les balles de plomb sont souvent bien tolérées « puisqu'elles symbolisent avec notre nature ».

Quant aux autres corps étrangers qui n'auraient pu être extraits facilement la nature, tôt ou tard, se chargera de leur élimination « toutes les parties de notre corps n'ont-elles pas un ressort qui chasse du centre à la circonférence ce qui lui est hétérogène et incommode » (Page 79, tome I).

Belloste pense que les tentes, tout en s'imbibant des matières « purulentes et sanieuses » épanchées au niveau d'une plaie, n'en contribuent pas moins à leur rétention et il voudrait bien qu'on lui « donnât une raison pour laquelle il fut nécessaire de retenir dans les playes un excrément que la nature prend tant de soin à chasser et

(1) *Chirurgicalien d'hôpital*. Page 80, Tome I.

qui ne peut, par son séjour, que se corrompre et que s'altérer et détruire le tempérament des parties qui le contiennent », il croit donc « qu'il est bien plus salulaire de lui procurer un passage libre et de ne rien mettre dans les playes qui puisse intercepter son cours, que de les retenir par les tentes, et l'obliger souvent à se frayer des routes nouvelles par la corrosion qu'il fait des parties qui se rencontrent en son chemin » (*Chir. d'Hôpital*, Tome I, page 12). Belloste estime aussi que cela n'a pas un inconvénient purement local, et à la page 19 de son ouvrage, il émet une conception voisine de ce qu'aujourd'hui nous appellerions, la généralisation par voie sanguine d'une infection primitivement locale :

« Souvent même, il (le pus) communique sa mauvaise qualité aux principes de la masse du sang par les vapeurs qui s'en exhalent, et qui s'insinuent dans les veines par les racines et par les pores de ses vaisseaux, dans lesquels cette sanie, suivant toujours la route de la circulation, communique une entière corruption à la masse du sang, et cause des fièvres qui n'abandonnent le blessé qu'à la mort ».

Examinons maintenant, quels sont les principes directeurs de la méthode préconisée par Belloste dans le pansement des plaies :

Belloste veut qu'on panse les plaies :

- a) doucement ;
- b) promptement ;
- c) rarement ;
- d) qu'on ne les bourre pas de charpie.

« La douceur, dit Belloste, est une partie essentielle

dans la cure des playes, et cette circonstance est si nécessaire que sans elle toutes les autres ont rarement un succès favorable » (*Chir. d'Hôpital*, tome I, page 58).

A l'époque, cela avait besoin d'être dit, car on n'avait que trop tendance à s'éloigner de ce principe. L'auteur avait remarqué que le fait de traumatiser les plaies en les pansant sans délicatesse, entraînait de fâcheuses conséquences : douleur, insomnie, fièvre.

En bon disciple d'Hippocrate, Belloste estime que l'air est éminemment préjudiciable aux plaies. Il craint l'air presque autant que les tentes, c'est pourquoi il recommande de panser les plaies le plus promptement possible.

Belloste est d'avis que l'air des hôpitaux est particulièrement nuisible.

« Si les atomes sont susceptibles des accidens les plus pernicioeux qu'on attribue à l'air dans certaines constitutions, ne peuvent-ils pas, dans les hôpitaux particulièrement, se charger des mauvaises qualités, qu'il aura contractées par l'haleine et la transpiration des malades ? » (Tome I, page 19).

Et plus loin :

« La vieille pratique que j'ai des hôpitaux, m'a fait connaître que les lieux où les malades ont fait quelque séjour, conservent longtemps la mauvaise odeur qui leur avait été communiquée par ces malades. On n'en peut accuser, ce me semble, que les atomes impurs qui se sont attachés aux murailles et qui obligent ceux qui veulent habiter les mêmes lieux, de les blanchir, de les couvrir de chaux, pour se mettre à l'abri de l'infection qu'on pourrait recevoir de ces ferments morbifiques.

Les draps et les autres marchandises qui viennent des

pays attaqués de contagion, ne sont-ils passés sur le feu pour purifier et consumer les atomes pestilentiels qui peuvent s'y trouver engagés, et qui auraient la force sans cette précaution de communiquer une peste universelle dans les lieux où ils sont apportés ? Si donc ces atomes ont assez de ténacité, de consistance, et de vertu fermentative pour s'attacher sur un corps dur et uni comme l'est une muraille et y rester plusieurs mois sans perdre leur mauvaise odeur ni leur disposition à ronger et à putréfier, que ne feront-ils point dans les plaies découvertes où les fibres sont toujours humides, gluantes, délicates et sans soutien ?

Belloste conclue en disant que dans le pansement des plaies « quand on aura mis en usage tout ce que la chirurgie a de ressorts, si l'on oublie de les garantir de ces injures du dehors, rien n'est salutaire, tout est pernicieux et nuisible ». (*Chirurgien d'Hôpital*, page 72, tome I).

En lisant ces lignes, on ne peut s'empêcher de reconnaître que des conceptions purement théoriques arrivent parfois à se rapprocher singulièrement de faits réellement existants. Les auteurs anciens avaient eu comme une vague prémonition de la théorie microbienne ; cette conception entrevue à travers un nuage ne s'affirma chez aucun d'eux avec la force et surtout la clarté nécessaires pour permettre de tirer des conclusions utiles.

Certains auteurs pressentirent même vaguement la nature vivante des agents intervenants dans la genèse des maladies.

Voilà ce qu'on trouve dans le second tome du *Chirurgien d'Hôpital*.

« Plusieurs Scavans veulent que les herpès, dartres,

galles, teignes et presque toutes les maladies de la peau soient causées par des vers ou semences de vers aussi bien que les fièvres malignes ». (Pages 86, tome II).

« M. Newton dans un traité de la peste, imprimé à Utrecht, soutient que les vers sont la cause de la peste, qu'ils s'accrochent dans les draps, habits, hardes, etc, qu'ils s'y multiplient, et s'y conservent bien de temps ; que quand l'on manie ces choses, ou que l'on ouvre les ballots où ils sont nichés, qu'ils ont de petites aîles, qu'ils volent, s'attachent, et se communiquent » (Tome II, page 87).

C'est toujours la crainte de l'air qui conduit Belloste à imaginer un appareil, prothétique en quelque sorte, utilisable quand accidentellement, ou à la suite d'une trépanation, le crâne se trouve perforé.

Voilà comment l'auteur décrit son appareil :

« Quand la dure-mère est découverte, je fabrique une lame ou plaque de plomb fort mince et fort polie, percée en plusieurs endroits sans innégalités, taillée et proportionnée à la grandeur de l'ouverture par où j'aperçois cette membrane ; et pour faire cet instrument plus juste je le dessine avec la couronne du trépan dont je me suis servi, ou dont je dois me servir avant l'opération, ou bien on peut prendre la grandeur sur la pièce du crâne que le trépan a enlevée : Je laisse aux deux côtés de cette même plaque deux petites colonnes plates et égales, de chacune desquelles je ploye l'extrémité pour former une anse de chaque côté, qui vienne s'appuyer sur les bords du crâne pour la soutenir et l'affermir, observant que les parties des dites colonnes qui est entre le crâne,

égale en longueur l'épaisseur du crâne ; cette mesure ne se peut mieux prendre que sur la partie du crâne séparée par le trépan, ou sur la forme qui reste à un morceau de cire molle qu'on aura appliqué doucement dans le trou : avant que d'enfoncer la plaque, je la trempe dans quelque médicament convenable, et médiocrement chaud, et je pose un petit tampon fort mollet d'une charpie

Figure d'une plaque à neuf trous, pour servir aux grandes couronnes des trépan.



Petite plaque à cinq trous.



Figure de la plaque prête à se servir, avec les colonnes ployées.



bien fine par dessous ; je lève cette plaque avec des pinces à chaque pansement si je le juge nécessaire ». (Page 96, tome I).

Il faut croire que cet instrument connut une grande vogue puisque Portal dit que les plus grands chirurgiens de son temps en faisaient usage.

Sancassani prétend que l'appareil dont se servait Bellosté n'était pas une nouveauté qu'il avait été utilisé en

Italie depuis plus d'un siècle. Il est probable qu'après avoir été imaginé une fois, il a été imaginé à nouveau et mis à la mode par Belloste.

L'auteur du « *Chirurgien d'Hôpital* » estime que l'habitude qu'on a de renouveler les pansements trop fréquemment, est des plus mauvaises, les plaies pour se cicatriser ont besoin de repos, et les pansements trop fréquents vont à l'encontre de cette indication ; Belloste veut qu'on panse les plaies tous les 3 ou 4 jours et non pas deux et trois fois par jour comme on a l'habitude de le faire.

« La conduite que la nature tient dans la réunion des fractures, dit-il doit nous servir d'exemple dans la guérison des playes.

Le calus qu'elle engendre est capable de rejoindre et affermir les os rompus, pourvu qu'elle ne soit pas détournée par des pansements fréquents ou par des agitations indirectes ; pourquoi le suc qu'elle pousse d'elle-même et sans notre aide aux extrémités des parties molles qui ont été désunies, n'aurait-il pas la propriété de les réparer et de les faire reprendre quand on ne vient point interrompre ou troubler cette opération naturelle.

Ne m'avouera-t-on pas que lorsque les petits linéaments fibreux se r'engendrent dans les playes pour réunir les chairs divisées, et qu'une liqueur nourricière se communique à la partie pour la rétablir, si on y fouille avec le doigt, avec la sonde, ou avec une fausse tente, on brise et on sépare tout ce que la nature avait commencé... » (Page 77, tome I).

Les médicaments préférés de Belloste sont :

Le Baume Samaritain ou des Apôtres (huile d'olive, vin rouge, huile et miel rosat).

Le Baume d'Arceus térébenthiné.

L'emplâtre tripharmaque de Joubert.

L'esprit de vin, qu'il emploie très fréquemment.

Il n'est guère partisan des pourrissants et suppuratifs, l'aphorisme d'Hippocrate disant que toutes les playes contuses doivent être conduites à suppuration pour être promptement guéries, semble autoriser l'emploi de ces derniers ; Belloste pense malgré tout qu'il vaut mieux « restreindre l'aphorisme de cet auteur, et rejeter l'usage des pourrissants dans des playes qui ne sont déjà que trop disposées à la suppuration » (Tome I, page 286).

Avec tout le respect qu'il doit à un si fameux médecin, Belloste pense qu'il est préférable d'avoir recours, à des remèdes « qui aient la facilité de résister aux corruptions comme l'esprit de vin » (Tome I, page 286).

L'auteur du « *Chirurgien d'Hôpital* » estime aussi « qu'il est très important de connaître et de savoir choisir des remèdes qui symbolisent avec le tempérament des parties auxquelles ils sont appliqués, pour les maintenir dans la juste disposition où Dieu les a créées ; mais qu'il est souvent difficile de satisfaire à cette intention ». (Tome I, page 287).

Belloste est d'avis qu'il vaut mieux alimenter les blessés, il va même jusqu'à ne pas leur refuser le vin, ce qui à l'époque était audacieux.

« La diète trop exacte, dit-il, préjudicie au rétablissement de la santé des soldats, qui pèchent ordinairement plus par inanition que par réplétion ». (Page 280, Tome I).

Il n'abuse pas des purgatifs, mais a encore recours assez fréquemment aux clystères et aux saignées multiples.

Belloste insiste longuement sur la position la plus favorable à donner aux parties blessées ; il veut qu'on s'attache à favoriser l'écoulement du pus.

Il veut aussi que les bandages ne soient pas trop serrés, « le bandage trop serré particulièrement dans les playes d'armes à feu, empêche le cours libre des humeurs, et cause souvent des mortifications : c'est ce qui m'oblige au moins les premiers jours de le faire simplement consentif ; et même plusieurs blessés ont été conduits dans cet hôpital avec les membres à demi-gangrenés pour avoir été trop étroitement bandés ; car surtout dans les playes d'arquebusades, les parties vulnérées se tuméfient toujours, les unes plus, les autres moins ; c'est en quoi un bandage quoique médiocrement serré devient insupportable d'un pansement à l'autre ». (Tome I, page 284).

La confiance de Belloste dans ses procédés est telle, qu'il se montre conservateur à outrance devant des fractures ou autres traumatismes graves des membres, qui, aux yeux d'autres que lui, auraient paru justiciables de la seule amputation.

Belloste s'attaqua à l'opinion universellement admise, qui voulait que tout os découvert dut fatalement s'exfolier ; il estime qu'en appliquant sa méthode, on peut parfois éviter cette exfoliation.

« L'expérience m'a fait voir en mille occasions que quand un os est simplement découvert, tout consiste pour en éviter l'altération à le défendre des attaques de l'air ; pour cet effet il faut procurer la réunion de la playe le plutôt possible par le moyen de bandages pro-

pres, et de remèdes balsamiques, sans la dilater avec des tentes et les bourdonnets ; par delà l'os se recouvre promptement, et l'on évite l'exfoliation qui est absolument nécessaire, quand on a donné le temps à l'air d'y faire des impressions. » (Tome I, page 86).

Le second volume du « *Chirurgien d'Hôpital* » connu encore sous le nom de « *Traité du Mercure* » est moins important que le premier, et de beaucoup.

L'auteur s'y occupe surtout de ses fameuses pilules mercurielles (1) dont voici la composition :

Mercure	6 grammes.
Miel Blanc	6 grammes.
Poudre d'Aloès du Cap	6 grammes.
Poudre de rhubarbe	3 grammes.
Poudre de Scamoncé d'Alep	2 grammes.
Poudre de poivre noir	1 gramme.

On triture, et quand la masse est homogène, on en fait des pilules de 0 gr 20 de mercure. Chacune d'elles est titrée à 0 gr 05 de mercure. Ces pilules dont Bellos-te garda toute sa vie le secret de la composition figurent encore dans les formulaires les plus récents.

Belloste eut un fils qui continua lui-même à exploiter ces pilules.

L'auteur du « *Chirurgien d'Hôpital* » emploie le mercure dans une foule de choses ; il cherche à expliquer, son action, par des conceptions théoriques bizarres, dans

(1) Ces pilules sont voisines des pilules mercurielles connues sous le nom de pilules de Barberouse et qui depuis longtemps déjà étaient employées.

le détail desquelles nous n'entrerons pas : le mercure agirait mécaniquement par les particules rondes dont il serait constitué.

Belloste pense, comme beaucoup d'autres, que la salivation est le résultat de l'élimination par la bouche du virus vénérien ; accumulé en différentes parties du corps. Il estime toutefois qu'il est préférable de rechercher un autre émonchoire « c'est dit-il, profaner la bouche que de l'assujettir à une fonction si rebutante, si humiliante, en un mot si indigne d'elle.

Il semble qu'il est plus raisonnable et plus naturel de lui substituer un émonctoire, que la nature a destiné pour le plus vil et le plus abject des emplois .» (Tome II, Page 107).

Belloste est d'avis que le mercure pris par la bouche a une action très manifeste sur les vers intestinaux. Ici, il fait intervenir une action toxique et non plus mécanique.

Se basant sur une théorie, qui voulait que la peste fut causée par des vers ou des semences de vers, l'auteur du « *Chirurgien d'Hôpital* » préconise le mercure dans cette dernière maladie ; il conseille aussi, d'en porter sur soi, comme on porte une amulette ; dans ce cas, le mercure aurait une action préservatrice, il créerait autour du corps une atmosphère peu favorable au virus pestilentiel.

Il faut croire, quoique Belloste eut porté du mercure, sur lui durant toute son existence, qu'il n'était pas absolument convaincu de cette action prophylactique, puisqu'à la page 88 (tome II), il dit :

« Je ne laisserois pas d'employer l'amulette quand elle ne servirait qu'à frapper l'imagination des hommes, leur

donner la tranquillité et tromper la crainte qui seule peut faire contracter la maladie. »

Dans la suite du « *Chirurgien d'Hôpital* » Belloste blâme énergiquement les injections pratiquées dans le fond des plaies sinueuses et des abcès profonds : Du reste, ajoute-t-il, quand le chirurgien a abandonné l'usage des tentes, il est rare qu'il se trouve devant de telles complications : « Les mêmes raisons qui m'ont obligé à quitter les tentes m'ont déterminé de bannir aussi les injections, car il est très vrai qu'on ne peut quitter l'un sans l'autre, puisque quittant les tentes, on évite les sacs, les sinus, et les cavernes dans lesquelles les injections paraissent nécessaires » (Tome II. page 180).

Dans ce second volume, Belloste s'occupe encore : « De l'intestin tombé dans le scrotum avec étranglement de l'anneau du péritoine », des plaies des chiens, des plaies de poitrine, des plaies tortueuses, des boutons du visage, et enfin des maladies des yeux ; dans la plupart de ces dernières maladies, il préconise l'application de la pierre à cautère derrière les oreilles, il déclare tenir cette méthode excellente à ses yeux, d'un chirurgien du nom de Paris.

Une partie du second volume du « *Chirurgien d'Hôpital* » est encore occupée par la polémique que Belloste soutint contre un chirurgien du nom de Pandolphe Maraviglia, adversaire irréductible de sa méthode, et partisan acharné des tentes.

Quelques extraits du "Chirurgien d'hôpital"

... Je ne conçois pas la raison de ceux qui, sans être contraints, irritent les playes, par des visites fréquentes et douloureuses : j'avoue que je ne puis souffrir une méthode si cruelle ; car tantôt ils touchent avec les doigts, tantôt avec le fer ; et non contents de s'être éclaircis eux-mêmes de la disposition de la partie ; s'ils croient avoir trouver quelque chose d'extraordinaire, ils invitent les amis d'y venir pour en être témoins et les garçons de la remanier et de la dilater, pendant que le pauvre blessé reste quelquefois une heure dans cette pitoyable posture, et le plus souvent deux fois le jour... (Tome I, page 78).

* * *

... Le chirurgien ne peut assurer son pronostic qu'en supposant qu'il se rencontre dans son blessé aucune mauvaise disposition que celle qui dépend de la playe qu'il traite. (Tome I, page 151).

* * *

... J'avoue que l'esprit de vin à toujours été mon remède favori dans les plaies des extrémités, et dans les parties

nerveuse ; je m'en suis pareillement servi dans les hôpitaux où je l'ai trouvé d'un prompt secours. (Tome I, page 203).

* * *

Dit à propos d'une plaie par arme à feu avec fracture des orteils :

«... je bassinai toute la partie avec ce même esprit (de vin), et je la pansai comme ci-devant ; il se fit une médiocre suppuration ; et ce fut à dessein de l'empêcher que je ne me servis dans cette cure que d'esprit-de-vin, qui me tint lieu de tout remède pour la terminer : elle a été achevée en trois semaines ou environ, sans qu'il se soit séparé la moindre portion des phalanges quoiqu'elles eussent été toutes fracassées. » (Tome I, page 248).

* * *

« J'ai toujours eu pour motif l'usage des incisions au premier appareil des playes d'armes-à-feu de même qu'à toute plaie qui pénètre et dont l'ouverture est étroite... » (Tome I, page 270)

* * *

Je trouve qu'il est très salulaire, en découvrant la playe, d'appliquer d'abord sur toute son étendue un linge trempé dans du vin chaud ou dans de l'eau-de-vie. (Tome I, page 273).

* * *

Le premier appareil passé, je ne fouille jamais dans les playes, ni avec les doigts, ni avec la sonde, si une grande nécessité ne m'y contraint, j'abhorre même les fausses

tentes dont on se sert si communément, pour essuyer le fond des playes, et généralement tout ce qui peut irriter, causer douleur et s'opposer aux desseins de la nature qui ne tend qu'à la réunion ». (Tome I, page 274).

* * *

«... Quelques Médecins Italiens curieux guérissent les dysenteries avec le sel des excréments des malades, les hydropiques avec le sel des eaux qu'on retire de leur ventre par l'opération ».

 (Tome I, page 276).

* * *

« Il est très nécessaire pour la prompte guérison des playes, et particulièrement dans les hôpitaux d'armée, d'avoir égard à la situation des parties blessées, pour laisser la liberté de la circulation en donnant de la pente aux matières, et du repos au blessé. » (Tome I, page 281).

* * *

«... Je dirai en passant que la plupart des onguens sont composés de corpuscules qui ne rebutent pas seulement les blessés par la puanteur, mais qui offensent leurs playes mêmes et contribuent beaucoup à les rendre putrides, sanieuses et virulentes.

Il y a aussi des pays où l'on employe indiscrètement dans la cure des playes le sublimé corrosif, l'arsenic et d'autres ingrédients de semblable nature sans en prévoir les funestes effets. Cependant comme toutes les parties de notre corps sont composées de veines, d'artères, de nerfs, de vaisseaux lymphatiques, et de glandules qui

reçoivent facilement l'impression de tout ce qui les touche et qui par la circulation portent aux gros vaisseaux et au principe des nerfs, les bonnes ou mauvaises qualités qui leur ont été communiquées, l'on ne saurait user de ces poisons avec trop de circonspection ». (Tome I, page 302)

* * *

« Il est besoin d'une grande étude et d'une profonde application pour savoir les vertus et les propriétés de tant de drogues ; (qu'ont laissées les anciens) et on ne peut employer avec discernement un remède sans en connaître la nature et l'effet ; autrement, on abandonne son succès au hasard, et à la bonne foi d'autrui, comme il arrive assez souvent.

De plus, il est très difficile de croire que par toutes ces grandes compositions on obtienne si souvent la fin qu'on se propose ; les médicamens se contrarient, s'altèrent et se détruisent par leur quantité et par leur différence : les choses les plus simples ont plus de conformité et sympathisent davantage avec notre nature. » (Tome I, page 305)

Chose curieuse, malgré cette affirmation, Belloste ne décrit pas moins dans sa « pharmacie chirurgicale » pas mal de médicaments compliqués.

* * *

« Je puis pourtant assurer que depuis que j'ai quitté les tentes dans le pansement des playes par armes à feu, il n'est point arrivé d'écoulement de sang après l'escarre tombée ; car à mesure qu'elle se fond et se sépare, une nouvelle chair germe dessous sans contrainte, et recouvre

les vaisseaux endommagés ; ce qui ne se peut espérer quand les vaisseaux endommagés ; ce qui ne se peut espérer quand les tentes compriment l'escarre ». (Tome I, page 326).

* *

« Il est certain que moins vous pansez une plaie, moins il se fait d'humeur excrémentielle, pourvu que la cavité ne soit pas remplie de charpie, ni d'autre chose semblable..... » (Tome I, page 76)

* *

«... On ne doit pas perdre un moment de temps pour rétablir les parties luxées, avant que les accidents qui s'opposent souvent à l'opération soient survenus. Car la tête de l'os sortie de sa place comprime ordinairement les parties nerveuses et tendineuses, qui sont très sensibles et fait quelquefois que les vaisseaux qui portent le sang pour l'entretien de l'organe, s'affaissent ou se ferment d'une autre manière, qui cause une espèce de paralysie ou d'atrophie, ou même une fluxion ; et la cavité se remplissant de la synovie dont les articles sont continuellement abreuvés, cette humeur y peut être coagulée par quelque acide et tenir la place de la tête de l'os qui en est sorti ; alors on peut compter que la réduction est impossible. » (Tome I, page 349)

* *

« J'ai employé tous mes efforts pour faire voir dans le cours de ce traité, moins par le raisonnement que par des exemples et par les autorités que la nature a la meilleure part dans tout ce qui se fait pour la guérison des

playes ou plutôt, qu'elle en est la principale ouvrière, laissant le soin de publier ses éloges et ses prérogatives à une plume plus délicate que la mienne, et me contentant d'en admirer les prodiges, qui ne sont pas moins impénétrables qu'ils sont surprenants. » (Tome I, page 363)

* * *

« Mon âge de 70 années qui rend tous les jours de ma vie critiques, et toutes mes années climatériques, me devrait porter à ne pas faire un secret de la préparation et composition de ce remède ; (il s'agit de ses pilules mercurielles) vu d'ailleurs que dans mon premier ouvrage j'avais flatté le public de le donner un jour en lumière : ce jour n'est pas encore venu ; la rigueur des temps l'a reculé ; par les pertes considérables que j'ai faites dans ma patrie.

Ma famille peut trouver dans son usage une ressource qui la console et la dédommage en même temps de l'injustice qui l'a privée de plusieurs années de mon travail et de mes fatigues ; c'est à eux à qui je laisse le soin de tenir ma parole quand ils le jugeront à propos : je n'en prive pas le Public. » (Tome II, page 129)

Belloste termine le premier volume de son ouvrage par une observation si extraordinairement curieuse que nous ne pouvons résister à l'envie de la reproduire intégralement.

« Avant que de finir ce petit traité (il s'agit de sa dis-

sertation sur la rage) je ne puis taire une chose assez singulière que j'ai vue, en voici l'histoire :

« Un valet âgé de 18 ou 20 ans après avoir mangé du lait dans la chaleur de l'été, s'en alla dans une pâture pour y garder ses chevaux ; il se coucha le long d'une haye ; et s'y étant endormi, apparemment la bouche ouverte, un serpent attiré par les vapeurs du lait entra dans le corps de ce garçon, et ne lui causa d'abord point d'autre incommodité qu'un grand froid, et un peu de pesanteur qu'il sentit dans l'estomac en s'éveillant ; ce qui l'obligea à se lever pour s'exposer au soleil. Ce jeune homme ne pensant plus à rien, et s'en étant retourné à l'ouvrage, à peine fut-il entré au logis qu'il se plaignit d'une violente colique accompagnée de la même pesanteur et du même froid qu'il avait déjà ressenti, disant qu'il avait avalé un serpent, qu'il tournait dans son corps et qu'il le sentait bien.

Le hasard me fit passer dans ce moment auprès de la maison où était ce valet, et d'où on m'appela pour le voir. Après l'avoir interrogé, je soupçonnai comme lui un serpent qui ne trouvant plus rien à manger dans l'estomac de ce garçon, y causait tout le désordre que je vis. Pour y remédier, je crus que je pouvais sans nuire au malade me servir d'un remède dont j'avais ouï parlé dans une semblable occasion, quand même ma conjecture se serait trouvée fausse, c'est du lait que les serpents aiment sur toutes choses, (s'il est vrai comme on n'en doit pas douter, qu'ils tettent les vaches dans leurs étables), je fis donc remplir une chaudière de lait, qu'on mit bouillir : lorsqu'elle fut retirée du feu, on suspendit le malade, on mit la chaudière au-dessous de sa tête, et il n'eut pas plutôt ouvert la bouche pour recevoir la

vapeur du lait, que nous vîmes le serpent dans la chaudière où il trouva la mort dans cet appas ». (Tome I, page 538).

Il ne peut vraisemblablement pas s'agir de vers intestinaux ; Belloste, dans son ouvrage, parle assez souvent de cette sorte de vers dont il paraît en avoir vu beaucoup.

Il semble peu probable que Belloste ait pu confondre un ascaride avec un serpent.

CONCLUSION

Belloste, en enseignant de panser les plaies doucement, promptement, rarement, en insistant énergiquement sur la nécessité qu'il y a de ne pas les bourrer de charpie, de ne pas y fourrer les doigts, les sondes, en un mot en conseillant de toucher aux plaies le moins souvent possible, Belloste disons-nous, a fait œuvre utile, il a sans s'en douter préconisé de l'asepsie, asepisie des plus relatives, asepisie sous une forme des plus rudimentaires, il est vrai. Le mérite pour cela n'est pas moins grand. Ce mérite n'est pas moins grand non plus malgré qu'il faille reconnaître que d'autres avant Belloste et surtout César Magatus préconisèrent une méthode analogue. A l'époque de Belloste les sages conseils de Magatus étaient totalement oubliés, et pour employer les propres termes de l'auteur du « *Chirurgien d'Hôpital* » ce n'est que par « *hasard* » qu'il se « *rencontra* » avec Septalius et Magatus sans avoir pu lire leurs ouvrages.

Nous avons cru intéressant de rappeler l'œuvre d'un chirurgien comme Augustin Belloste qui au XVII^e siècle eut l'exceptionnel et grand mérite de préconiser avec l'énergie la plus âpre, le pansement rare et relativement propre.

VU :

Le Doyen :

ROGER.

VU :

Le Président :

P. MENETRIER.

VU et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

P. APPELL

BIBLIOGRAPHIE

BELLOSTE. — *Le Chirurgien d'Hôpital*, (2 vol.), 3^e édition, Paris 1734.

PORTAL. — *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*, Paris (1770-73) (6 vol.), in 8°.

JOURDAN. — *Biographie médicale* (Dictionnaire des sciences Médicales), Paris, Panckoucke (1820-1825) (7 vol.) in-8°, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (Dechambre).

DELORME. — *Chirurgien de guerre*. Paris, Alcan (2 vol.) 1888.

MEUNIER. — *Histoire de la Médecine*. Paris, Le François (1 vol.) 1924.

DECHAMBRE. — *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

